

Hommage Georges Brassens n'est pas mort...

André Gaulin

Number 45, March 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57030ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaulin, A. (1982). Hommage : Georges Brassens n'est pas mort.... *Québec français*, (45), 35-35.

Une sensibilité à nu

Et puis on ne doit pas oublier l'insoumise Catherine Lara⁴, cette femme peu conformiste qui, s'inscrivant en marginale à cause de l'originalité de sa musique, n'a d'égale qu'elle-même. Avec les frères Engel, ses fidèles complices musiciens, elle exploite à fond ses nombreuses possibilités musicales et réussit toujours à trouver quelque chose de nouveau.



Lara, c'est une magnifique insaisissable fuyant comme source sous roche, et qu'il faut laisser couler. Une musique qui vous attend au carrefour d'une douce folie pour vous retrouver ravi. Un flot d'émotions brutes charriant l'arrogance même de son affirmation. Un style unique alliant la violence du cri à la tendre tyrannie d'un accord imprévu. Une voix versatile livrée à l'instinct du rythme. Une sensibilité à nu.

Son dernier disque nous fait assister à une belle rencontre, celle de Lara enfant jouant du Bach sur son violon fébrile et de Lara femme qui a su, depuis le temps, donner à son instrument l'assurance d'une âme sensible. À travers les textes de Pierre Grosx, qui chantent l'amitié et la liberté, on découvre la petite «Lala» en robe blanche, «enfant volontaire [que] d'autres diraient révoltée», enfant rêveuse et solitaire :

*Assise par terre sous l'escalier
Je m'envolais dans un soulier.*

Le violon, une fois de plus, fait tourner le manège de l'enfance, comme le roulement du tambour rappelle ses petits soldats de bois.

Et, de fil en aiguille, l'émotion vous tiraille par en dedans. Vous violente. Vous broie. Vous apaise. Et vous réinvente...

¹ *Y a pas deux chansons pareilles*, Pro-culture 6011.

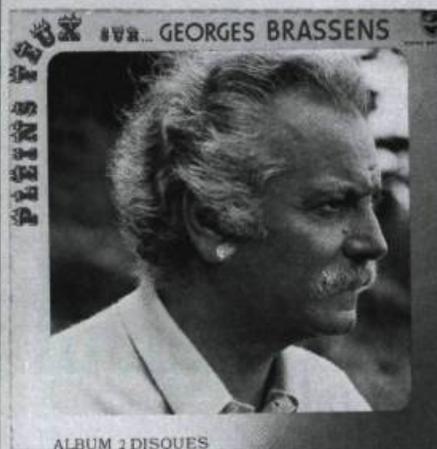
² *Aigre-doux how are you*, XWEA 92007.

³ *Venir au monde*. Kébec Disc 529.

⁴ *Catherine Lara*, TREMA 310 100.

HOMMAGE

Georges Brassens n'est pas mort...



Solitaire, un peu misanthrope et pourtant tellement sociable si l'on entend par là qu'il fut attentif à tout ce qui est humain, Georges Brassens est apparu, dans la lignée de Charles Trenet dont l'influence est incommensurable, comme le troubadour moderne de la langue et de la culture françaises dans ce qu'elles ont de plus fascinant, de plus indicible et de plus communicatif.

À une époque où la chanson est devenue une industrie culturelle majeure, sa guitare est demeurée son orchestre. Il a refusé les «Trompettes de la renommée», restant dans le halo de lui-même, communiant à la simple vie des petites gens à qui Ferré fait dire cet émouvant «Ne rentre pas trop tard, surtout ne prends pas froid». Isolé dans la société comme une île au large, il n'en a pas moins saisi les petites choses de la vie, celles dont Trenet disait qu'elles sont sans importance pour nous: ... «un soir d'été, le vol d'une hirondelle, un sourire d'enfant, un rendez-vous»... Mais sa fidélité est davantage allée aux gens et aux animaux qu'aux objets: un fossoyeur dont la vie n'est pas drôle («le Fossoyeur»), un terrien toujours dans la dure condition médiévale («Pauvre Martin»), «la Cane de Jeanne» morte d'un rhume — du moins, on le présume! —, «le Petit Cheval» dans le mauvais temps qui avait tant de courage.

Sa chanson du quotidien remonte constamment dans l'Histoire humaine, écriture simple et grande d'un homme de culture. Les amoureux des parcs («Bancs publics») voisinent avec les figures médiévales, les poètes d'antan, sortis de l'aujourd'hui autant que du folklore. Autant sa musique, qui ne prend jamais la place des paroles tout en

que son texte, à la fois simple et audacieux (ce «QUE» qui rime avec «QU'EUX» dans «la Mauvaise Réputation») restent dans la plus pure tradition française de la finesse et de l'humanité.

Georges Brassens, sensible à la quête incessante du bonheur chez les gens — mal heureux comme disait Camus — a su, envers et contre tous, chanter la vie. Sa chanson a particulièrement été sensible à la ligne du cœur, cet amour si éphémère («le Parapluie»), si décrié par le corps, refusé socialement mais chanté par lui de manière exemplaire: «la Chasse aux papillons», «la Complainte des filles de joie», «Une jolie fleur», «le Vent». Et cette belle camaraderie, chantée aussi par Brel, se retrouve dans «les Copains» ou «Au bois de mon cœur».

Il s'est lui-même appelé voyou («Je suis un voyou»), «Celui qui a mal tourné» et, s'il n'a pas chanté, en montant le ton comme un Brel, les «cochons» de bourgeois, il s'est bien payé la société dans ce qu'elle a de plus exécration et de plus assassin. Sa fine ironie, sa douce anarchie, sa communicative joie de vivre en ont fait baver aux «braves gens» (quelle politesse aussi) qui auraient voulu lui faire ravalier son «Gorille», lui voir marquer le pas du 14 juillet («la Mauvaise Réputation»). Il faut finalement voir en lui «la Mauvaise Herbe» («Et je me demande pourquoi, bon Dieu, ça vous dérange que je vive un peu/qu'on m'aime un peu»), un chantre contemporain et courageux de la tolérance, de la fraternité (contre le militarisme basé sur un rapport de force), un continuateur, à la fois, de Rabelais, de Montaigne, de Molière, de Rousseau. Mécréant, sa «Prière» — comme un envoi de forme fixe — appelle un monde meilleur retrouvé dans la dignité de l'Homme (qui passait par la Femme).

Homme à la simple guitare d'où sortaient ses chansons, ami de ce grand Québécois, son pareil, Félix Leclerc, Georges Brassens vit toujours avec les Québécois qui le chantent «Dans l'eau de la claire fontaine». Et comme dit Charles Trenet, «Longtemps, longtemps, longtemps, après que les poètes ont disparu, leurs chansons courent encore dans les rues...» («l'Âme des poètes»). Car telle est la victoire de ceux qui croient aux femmes et aux hommes de ne jamais mourir.

André GAULIN